

Joaquin Penina, le fusillé de Rosario

Eduardo Colombo

À Guillermo Savloff¹

La Junte militaire qui prit le pouvoir en mars 1976 en Argentine, a continué et amplifié la terreur d'État que des groupes paramilitaires d'extrême droite avaient commencé à instaurer quelque temps auparavant en séquestrant et en éliminant les opposants. La torture systématique, les prisons clandestines disséminées dans tout le pays, le vol des enfants nés en captivité, le fait que la plupart des séquestrés ne sortent pas vivants, les cadavres qui échouent sur les marges de l'estuaire, témoins muets du largage des avions, dans la mer ou dans l'embouchure du Rio de la Plata, d'hommes et de femmes narcotisés, toute cette barbarie, cette brutale répression qui s'abat sur la population, crée un lourd climat qui a un dénominateur commun : les *disparus*. Les gens disparaissent, quelquefois on trouve les corps, généralement non. Les « Folles de la Place de Mai », devenues plus tard « les Mères », qui tournent toutes les semaines en ronde devant le Palais présidentiel, sont les seules marques vivantes² de ces 30 000 disparitions.

1. Guillermo Ernesto Savloff, lorsqu'il a été assassiné par les « trois A » (Alianza Anticomunista Argentina, groupe paramilitaire d'extrême droite dépendant du gouvernement d'Isabel Peron), le 20 janvier 1976, était professeur de Sociologie de l'éducation à la Faculté d'Humanités et Sciences de l'éducation de La Plata. Il avait 48 ans et il était père de quatre enfants. Il a été membre de la rédaction du périodique anarchiste *La Protesta* durant la deuxième moitié des années cinquante et, à la même époque, Directeur du Département d'extension universitaire de l'Université de Buenos Aires, organisant le Centre de développement intégral de l'Île Maciel, qui réalisa une importante campagne d'éducation populaire. Dans les années 70, associée à la Biblioteca Popular José Ingenieros (anarchiste), fut fondée à son initiative l'Asociación de Educación Libre (ADEL) dont la devise était « Vers la liberté par l'éducation ». Il s'est refusé à plusieurs reprises aussi bien à s'exiler qu'à interrompre ses activités d'enseignant.

2. Toutes ne sont pas restées vivantes, il y a aussi celles qui ont été séquestrées en décembre 1977 (Azucena Villaflor, María Ponce de Bianco et Esther Ballestrino de Careaga), dont les corps jetés à la mer, ont été rendus par les eaux sur les côtes de Buenos Aires et identifiés en 2005 grâce aux tests d'ADN.

Avec le temps, en surmontant les lois « d'obéissance due » et les prescriptions de délits, des charniers ont été découverts et des corps et des responsables reconnus. Ainsi, les assassinés qu'on sort de terre en appellent à d'autres morts, à d'autres disparus, et on découvre que l'élimination de ceux qui ne se soumettent pas n'a pas commencé en 1976, mais qu'au lendemain du coup militaire du général Uriburu en 1930 – premier des cinq coups d'État perpétrés par l'Armée argentine le siècle dernier – un ouvrier anarchiste, Joaquin Penina, avait été fusillé dans la ville de Rosario, et inhumé comme NN (*Non Nominato*) dans le cimetière local. On lui attribue, alors, le titre de « premier disparu ». Titre assurément excessif parce qu'on peut supposer raisonnablement qu'il y a eu d'autres ignorés de l'histoire.

L'exécution de Penina, totalement méconnue de l'histoire officielle, était connue du mouvement anarchiste ; nous savions qu'il avait été fusillé dans « las Barrancas de Saladillo » (Rosario), accusé de distribuer un tract contre le coup militaire, mais nous ne savions presque rien de plus. J'ai demandé quelquefois à de vieux compagnons de

3. Je parle des années 50 en Argentine. Edmundo Latelaro, actif militant de la FORA à Rosario, avait connu Penina et les conditions de son exécution ; je le voyais de temps en temps mais je ne me souviens pas d'avoir eu d'autres informations. Le crime a été dénoncé en 1932, quand la suppression de l'état de siège permit des actions en justice (sans résultat), la publication de brochures et la réalisation de meetings organisés par la FORA, mais petit à petit un voile de silence va recouvrir cette histoire.

4. Diego Abad de Santillán, *Memorias. 1897 – 1936*. Planeta, Barcelona, 1977, pp. 138-140-171

5. « Loi de fugues » (le prisonnier est libéré et on l'abat en prétendant qu'il voulait s'évader), appelée « loi Bazan » dans l'Argentine de l'époque en raison de la tendance à l'appliquer qui caractérisait Bazan, commissaire de police.

la région ce qu'ils savaient de cet assassinat, mais apparemment personne ne savait rien d'autre que ce fait brut³. D. A. de Santillán parle de Penina dans ses *Mémoires*⁴ mais il n'ajoute pas d'informations significatives.

Penina ne restera pas seul. La dictature des années 30, expression de la réaction patronale et anti-ouvrière, continuait à appliquer la loi martiale et un tribunal militaire réuni à la hâte fera fusiller Di Giovanni et Scarfo le 1^{er} février 1931. Tous les anarchistes actifs dans l'organisation ouvrière ou dans la presse ont été envoyés au bagne d'Ushuaia, ont été déportés, ou se sont exilés. Avec les détenus rétifs la police applique la « loi Bazan »⁵. Seuls restent dans l'action ceux qui combattent les armes à la main.

Juan Antonio Moran, timonier de son métier, fut à deux reprises secrétaire général de la Fédération Ouvrière Maritime, et était un anarchiste très actif, comme tant d'autres de cette période à Buenos Aires et à Montevideo, par exemple, pour n'en citer que quelques-uns : Emilio Uriondo, Vazquez Paredes, l'Espagnol Gonzalez, Miguel Arcangel Roscigna, Astolfi, etc.

Moran est arrêté en 1933 et début mai 1935 la justice le relâche faute de preuves. En sortant de prison il est séquestré et son cadavre sera retrouvé deux jours plus tard, avec une balle dans la nuque et mutilé. On voit déjà la méthode qui sera appliquée en 1974-75 sous le gouvernement péroniste par la Triple A.

Les anarchistes Roscigna, Andrés Vazquez Paredes et Fernando Malvicini, détenus à Montevideo sont expulsés vers Buenos Aires en décembre 1936. En Argentine les juges les relâchent, mais ils sont retenus par la police et transférés de prison en prison où leur trace se perd. Un fonctionnaire d'Ordre social aurait dit à des compagnons du Comité de défense

des prisonniers de la FORA: «Ne vous fatiguez pas, les gars. Ils ont appliqué la loi Bazan. Ils les ont jetés au fond du Rio de La Plata.» On n'a jamais retrouvé leurs corps⁶.

L'ombre de Penina risqua de refaire surface, timidement et sans succès, en 1975⁷. Un journaliste, Aldo Oliva, poète et correcteur des éditions d'une Bibliothèque populaire de la ville de Rosario, sûrement aiguillonné par le climat de violence politique de ces années-là, violence totalement encadrée dans la logique du pouvoir, s'intéressa à l'assassinat de Joaquín Penina, ce tolstoïen engagé dans la tendance non violente de l'anarchisme. Différence de tendances dans l'anarchisme à coup sûr, mais les faits avaient montré que la dictature ne faisait pas de différence parmi les «tendances» de l'anarchisme révolutionnaire.

Oliva chercha des documents et des publications journalistiques ou encore de témoignages et écrivit un petit livre de 63 pages sur ce crime du régime militaire et la réaction de la société «rosarine». Le livre *El fusilamiento de Penina* fut édité en 1976 par les éditions Vigil dans la collection Témoignages, appartenant à la Bibliothèque populaire où travaillait Oliva. Mais, la réaction militaire étant en marche, il n'a pas pu être diffusé et il resta dans le dépôt de la Bibliothèque. Quelques mois plus tard, en février 1977, la Bibliothèque populaire, la maison d'édition Vigil et une école primaire récemment créée par cette institution, sont envahies par la police et mises sous tutelle par la Junte militaire qui envoie pour cette tâche le colonel Alvarado. Les membres de la Commission directive vont en prison et tous les livres de la collection Témoignages, non encore diffusés, ainsi que tous ceux qui restaient dans le hangar de la Bibliothèque – quelque 80 000 volumes au total – ont été

brûlés les jours suivants par les conscrits du 2^e Corps d'Armée. Penina disparaissait une deuxième fois.

En 2002, dans une Argentine qui peine à soigner ses blessures, le journal *La Capital* de Rosario, publie un article sous le titre «*La muerte de Joaquín Penina, anarquista y fusilado en Rosario*». C'est le 6 septembre, jour anniversaire du coup militaire de 1930. Et soixante-deux années se sont écoulées sur les restes de Penina.

L'année suivante, vers la fin 2003, par un de ces hasards que connaît l'histoire, le livre d'Oliva réapparaît au fond d'une caisse. Il avait perdu la couverture et la première page, non pas à cause des outrages du temps, mais parce que la personne qui l'avait caché voulait sûrement éviter, dans la mesure du possible, l'identification des éditeurs.

Différents articles se succèdent dans les journaux et Penina devient «le Premier Disparu».

Joaquín Penina était un ouvrier catalan né à Gironella, Espagne, le 1^{er} mai 1905. Maçon comme son père il avait émigré en Argentine, on ne sait pas très bien si pendant l'année 1924 ou 1925. Joaquín

6. Les données de ces années 30 – en dehors de quelques informations personnelles – sont prises dans *Les anarchistes expropriateurs* de Osvaldo Bayer, Atelier de Création Libertaire, Lyon, 1995. Parmi les anarchistes mentionnés dans le texte, l'espagnol Gonzalez avait disparu par ses propres moyens; on le retrouve à Paris en 1944 sur un char de la division Leclerc. Le commissaire Fernandez Bazan sera récompensé par Juan Domingo Peron en 1947, qui le nomme sous-chef de la police fédérale.

7. En 1974 déjà était édité, aussi à Rosario, un petit livre de Fernando Quesada, militant de la Federación libertaria argentina (FLA), qui contenait toutes les données connues sur l'assassinat: *Joaquín Penina primer fusilado*, Grupo editor de estudios sociales, Rosario, 1974. [Édition militante, de fait et malheureusement, à circulation restreinte]

s'installe à Rosario et immédiatement adhère à la FORA⁸. On dit que son anarchisme était pacifiste, «tolstoïen», qu'il était végétarien et qu'il vivait sans tabac et sans alcool.

Avait-il des «antécédents policiers»? Oui, en 1927 pendant la campagne internationale pour la vie de Sacco et Vanzetti il fut détenu pour avoir distribué *La Protesta*⁹.

Le lendemain du coup d'État, Penina distribua des feuilles ronéotées dans les rues de la ville; deux jours après la police descend au petit matin dans une chambre modeste et arrête Constantini et Penina, un troisième homme, Pablo Porta, fut «coffré» en allant au local de la Fédération ouvrière. La police cherchait l'auteur du tract; ils sont violemment frappés. On croit savoir que personne n'a parlé. Deux s'en sortent. Porta est rentré en Espagne et Constantini en Uruguay.

Vers 22 h 30, Penina est emmené au sud de la ville de Rosario sous la surveillance d'un groupe de soldats commandés par le sous-lieutenant

Rodriguez et sous les ordres du capitaine Sarmiento¹⁰. Au fond d'un chemin ils le font sortir de la voiture, les mains menottées au dos. Penina resta debout sous la lumière de la lune. C'était le 10 septembre.

Deux ans après le sous-lieutenant Rodriguez raconte l'exécution: «J'ai ordonné: *Apunten!* (Visez!) Alors le prisonnier tourna la tête vers la gauche et, regardant avec haine le groupe de soldats cria «Vive l'anarchie!» Sa voix était ferme, je n'y ai pas vu de crainte. Feu! j'ai crié. Trois coups de feu.»

Rodriguez donne le coup de grâce et se dirige vers son capitaine en lui disant: «L'ordre est accompli!»¹¹

Sans doute le sous-lieutenant a-t-il vite apaisé ses remords. Il n'avait rien décidé. Il était soumis à «l'obéissance due», cette négation de l'esprit humain, cette ignominie.

Eduardo Colombo

8. Fédération Ouvrière Régionale Argentine, d'orientation anarchiste.

9. Le journal anarchiste *La Protesta* est publié depuis 1897. Il a été quotidien pendant de longues périodes.

10. Le responsable direct de l'exécution fut le lieutenant-colonel Rodolfo Lebrero, chef de la police de Rosario. Le capitaine Luis M. Sarmiento, supérieur immédiat de Rodriguez, fut arrêté en 1932 pendant un voyage en voiture par deux personnes qui déchargèrent leurs armes sur lui en disant: «Souviens-toi de Penina!» Voir Fernando Quesada, *op. cit.*, p. 93

11. Selon la version du lieutenant Jorge Rodriguez, publié par le journal *La Provincia*, Santa Fe, 1932. In F. Quesada, *op. cit.*, pp. 68-69. La plupart des données sur Penina sont tirées du livre de Quesada et du projet d'un documentaire écrit par Diego Fidalgo.